

Cahiers de Narratologie

Analyse et théorie narratives

44 | 2023

Raconter le désastre

Deux récits pour une catastrophe

Anna Maria Lorusso



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/14719>

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

Anna Maria Lorusso, « Deux récits pour une catastrophe », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 44 | 2023, mis en ligne le 27 novembre 2023, consulté le 30 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/14719>

Ce document a été généré automatiquement le 30 décembre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Deux récits pour une catastrophe

Anna Maria Lorusso

- 1 Après des décennies de tranquillité, n'ayant été interrompues « que » par le terrorisme islamique avec les attentats de New York, puis de Paris, Londres, Madrid..., nous avons vécu, au cours des dernières années, deux grandes tragédies: des événements qui nous ont confrontés au sentiment de la fin – la fin de notre vie telle qu'elle était (c'est-à-dire telle que nous avons l'habitude de la voir), la fin de beaucoup d'entre nous ou de beaucoup d'êtres proches et chers. Je pense à la pandémie et à la guerre entre l'Ukraine et la Russie.
- 2 Tout en gardant à l'esprit la distance qui sépare deux tragédies radicalement différentes (l'une sanitaire, l'autre politique ; l'une involontaire, l'autre programmée ; l'une avec des victimes dans le monde entier, l'autre avec des victimes localisées sur le seul territoire ukrainien, bien qu'ayant des répercussions économiques mondiales), il ne fait aucun doute que toutes deux nous ont procuré un sentiment – que nous avons, par chance, perdu au cours des dernières décennies – de *vulnérabilité* physique, sociale et économique ; d'*incontrôlabilité* des processus ; d'*inévitabilité* d'une fracture radicale avec le passé (le monde ne redeviendra plus comme il était auparavant) ; de *menace*, une menace qui peut devenir encore plus grave que le danger actuel (pensons à la menace nucléaire qui accompagne le conflit entre l'Ukraine et la Russie).
- 3 En bref, nous avons été confrontés à deux désastres, deux catastrophes, deux crises radicales; pour certains, il s'agissait et il s'agit encore d'événements proches de l'apocalypse ; pour tout le monde, c'est en tout cas et certainement un traumatisme profond auquel il faudra faire face à l'avenir.
- 4 Dans les réflexions qui suivent, je ne traiterai que d'une seule de ces catastrophes, celle de la guerre entre la Russie et l'Ukraine, et je commencerai par quelques remarques sur les termes par lesquels nous nous référons et pensons aux catastrophes.¹

De la crise à l'apocalypse : définitions culturelles du traumatisme

- 5 Je viens de mentionner trois substantifs : désastre, catastrophe, apocalypse. Ils me semblent particulièrement centraux et récurrents dans notre lexique pour définir les événements tragiques qui nous concernent non seulement en tant qu'individus mais aussi en tant que communauté.
- 6 Bien que tangents, ces termes présentent une déclinaison sémantique différente du mot « crise ». Je vais tenter ici de définir quelques spécificités, pertinentes pour l'analyse textuelle qui suit.
- 7 Si une crise est quelque chose de récupérable, il est certain que lorsque nous pensons aux désastres, aux catastrophes et aux apocalypses, nous nous plaçons déjà dans la position de ceux qui connaissent et en jugent les effets : dramatiques, parfois irrémédiables, traumatisants, bien que différents en termes de formes d'agentivité et de temporalité interne.
- 8 Dans la catégorie de « désastre », il y a certainement l'idée de dégâts graves causés à des biens et à des personnes. Le désastre est un drame d'ampleur collective, qui traduit en soi un élément *quasi naturel* et non intentionnel (après tout, « désastre » a affaire avec les astres – qu'il s'agisse de la nature ou du destin). La *fatalité* du désastre peut aussi être donnée en termes de conséquence irrémédiable d'un processus : face au crescendo d'une situation de crise, si celle-ci n'est pas maîtrisée, un désastre peut survenir.
- 9 L'accent sémantique du mot « catastrophe » est différent : il s'agit plutôt d'un élément d'imprévisibilité, d'*écart* (kata-strophé) par rapport au cours « normal » des choses. La catastrophe est un bouleversement radical. Elle semble donc impliquer une aspectualité beaucoup plus ponctuelle : on parle en effet d'un point, d'un moment de catastrophe, alors qu'un désastre peut se produire dans la continuité d'une dégénérescence.
- 10 Enfin, l'« apocalypse ». En raison de sa dimension religieuse et ultime, nous utilisons peu cette catégorie pour décrire les événements de l'Histoire. Je voudrais cependant insister sur la *dimension révélatrice*, inhérente à cette catégorie : l'apocalypse, étymologiquement, « enlève le voile » posé sur la réalité des choses ; elle nous les montre donc telles qu'elles sont, et c'est pour cette raison, ainsi que pour leur dimension profondément tragique, que les événements que j'évoquerai dans un instant peuvent être associés, à mon sens, à une dimension apocalyptique. Le spectre d'une guerre atomique que Poutine ne cesse d'évoquer dans le conflit russo-ukrainien y fait référence : une fin de l'Histoire qui révèle qui décide des destinées du monde.²
- 11 J'ai précisé ces traits sémantiques parce que, comme nous le verrons, la guerre dont je traite dans les pages qui suivent est racontée par les deux parties de manière différente : « l'opération militaire spéciale » est présentée comme une intervention due à une phase de crise grave, une crise qui est devenue une urgence, mais qui n'est pas encore un désastre; la soi-disant opération militaire s'affiche comme un moyen, pour le sujet-Russie, d'*éviter* précisément le désastre.
- 12 Pour la partie ukrainienne, en revanche, les événements sont plutôt une catastrophe : « une discontinuité radicale » et imprévue, révélant la vraie nature, les vraies

intentions de ceux qui défient l'Ukraine depuis des années : un dévoilement proche de l'apocalypse.

- 13 Ces réflexions montrent clairement que la catégorisation et la perception d'événements se produisant réellement dépend des récits que nous en faisons. Il ne s'agit pas d'un constructivisme radical. Personne ne conteste la réalité historique de certaines chaînes d'événements ; il s'agit toutefois de prendre conscience que cette chaîne d'événements peut être racontée, présentée et définie de multiples façons, et il n'y a pas de tragédie « avant » ces catégorisations : leur définition est leur statut d'existence. Jeffrey Alexander, par exemple, nous l'a bien montré à propos de la Shoah, mettant en évidence comment la construction symbolique des événements dépend aussi de la dynamique de la distribution du pouvoir – pouvoir de parole, des groupes porteurs de force perlocutoire (pourrait-on dire, en termes sémiotiques).

To transform individual suffering into collective trauma is cultural work. It requires speeches, rituals, marches, meetings, plays, movies, and storytelling of all kinds. Carrier groups tie their material and ideal interests to particular scripts about who did what to whom and how society must respond if a new collective identity is to be sustained. [...]This cultural work produces spirals of symbolic signification, signifying processes that are mediated by institutional structures and uneven distributions of wealth and power.³

- 14 C'est donc dans cette perspective, profondément partagée par la sémiotique, que j'ai analysé deux discours me semblant particulièrement significatifs par rapport à la guerre russo-ukrainienne, deux « récits de catastrophes » : les discours officiels que Poutine et Zelensky ont prononcés à l'occasion du premier anniversaire de l'éclatement du conflit.
- 15 Les discours « d'un an après » sont par nature des discours de bilan – non pas tant ou pas seulement en termes de pertes subies et de positions gagnées, mais en termes narratifs : ils nécessitent la construction d'un récit ; ils peuvent, à partir de la fin (après un an de combat), commencer enfin à reconstruire l'événement qui s'est déroulé.⁴ C'est pourquoi ils nous semblent constituer un corpus approprié pour nos réflexions.

Deux récits en comparaison

- 16 Les différences entre les deux discours sont nombreuses.
- 17 Je voudrais en souligner trois en particulier, puis tirer quelques conclusions sur les différentes configurations narratives que les deux récits construisent : la dimension polémique, la dimension aspectuelle et la dimension agentive.

Structuration polémique

- 18 Commençons par la structure polémique des deux textes.
- 19 Puisqu'il s'agit de bilans d'une année de conflit, il est évident que la dimension polémique greimassienne se confirme aisément : une année de guerre a, par définition, un axe polémique.
- 20 Cependant, il est très clair que l'axe est différent.
- 21 Dans le cas du discours de Poutine, le programme narratif fondamental du sujet-Russie est celui de protéger le pays et d'éliminer la menace venue d'Ukraine depuis 2014.

L'accent est donc mis sur la phase de manipulation : la Russie étant menacée par l'anti-sujet, elle a pris l'initiative de l'opération militaire spéciale.

- 22 La dimension polémique, en somme, *précède le conflit* et, comme cela deviendra de plus en plus évident au fil du discours de Poutine, elle ne présuppose pas un seul anti-sujet (l'Ukraine) mais plusieurs anti-sujets coalisés : l'OTAN, qui s'étend toujours plus loin vers les frontières du monde soviétique ; les États-Unis, qui ont des bases militaires partout (Poutine dit : « aucun autre pays n'a autant de bases militaires à l'étranger que les États-Unis ») ; l'Occident, qui « cherche un pouvoir illimité » et qui a soutenu le coup d'État ukrainien de 2014.
- 23 « La menace s'est accrue de jour en jour » et la Russie a donc réagi. Mais c'est justement parce que les destinataires de la manipulation sont autres (les trois que j'ai mentionnés : les États-Unis, l'OTAN et l'Occident, une expression qui se réfère plus directement à l'Europe) que la guerre de Poutine n'est pas dirigée contre le *peuple* ukrainien. Le peuple ukrainien est « pris en otage » par le régime de Kiev et ses manipulateurs occidentaux.
- 24 De toute façon, dit Poutine, il est impossible de battre la Russie sur ce terrain-là : le vrai combat, même dans les tranchées. Cette guerre (pas la sienne, mais celle que l'Occident a déclenchée) n'a aucun sens. L'Occident, alors, essaie de jouer sur un autre terrain de confrontation, celui de l'information et de l'économie mais il échoue sur tous les fronts. La guerre que mène l'Occident est tellement infructueuse en termes de résultats qu'elle semble n'avoir qu'un seul but : « les faire souffrir » (« Make them suffer »), les Russes ; une souffrance gratuite ; un exercice de cruauté.
- 25 Quoi qu'il en soit, la Russie est non seulement capable de répondre à cette pure provocation (en termes modaux, elle est, selon les termes de Poutine, fortement équipée), d'y opposer une forte résistance (Poutine prend en considération divers aspects du monde russe – productifs et économiques – en montrant point par point que la Russie se porte toujours très bien), mais elle fera de ce moment de changement un « moment d'opportunité » : il s'agira du début d'un nouvel horizon. En termes modaux, un moment de renforcement.
- 26 Face à ce schéma polémique bien articulé (le discours de Poutine est, précisons-le, également très long, et chacun de ses éléments de soutien est répété plusieurs fois), qui voit un sujet, menacé à plusieurs reprises (celles-ci étant toutes décrites et mentionnées) par un anti-sujet multiple et cohérent, contraint à une défense vigoureuse sur fronts différents (militaire, informationnel, économique), de l'autre côté – du côté ukrainien – nous trouvons un récit polémiquement moins articulé et plus simple, ainsi que beaucoup plus court : il y a un an, nous avons été attaqués par la Russie, dit Zelensky, et c'est comme s'il n'y avait plus rien à dire. L'Ukraine se bat vaillamment depuis ce jour, semaine après semaine, saison après saison. C'est tout.
- 27 Il n'y a pas de coalitions, il n'y a pas de manipulateurs obscurs. Tout, dans le discours de Zelensky, semble aller de soi, tellement de soi qu'il n'y a pas besoin d'argument, il suffit d'observer, mentionner et rappeler : il y a un agresseur et une victime. « Il y a neuf ans, notre voisin est devenu un agresseur [...] Il y a un an, l'agresseur est devenu un bourreau, un pilleur, un terroriste ».
- 28 La dimension polémique s'épuise alors dans une sorte de banalité du mal, de la violence : si, dans le discours de Poutine, on trouve un monde qui comploté depuis des années contre la Russie, forme des coalitions, arme des communautés locales, soutient la

sédition, tout en élaborant des stratégies d'information et d'économie pour faire plier l'ennemi, le récit concis de Zelensky semble réduire à l'essentiel ce qu'est une guerre : un voisin se transforme en agresseur, puis en bourreau.

La dimension temporelle

- 29 Si au niveau narratif le récit de Zelensky est très simple, son élaboration temporelle est très articulée et elle présente certains traits d'un discours à forte vocation esthétique : l'itération de certains éléments stylistiques, le crescendo de certains autres ; l'utilisation rhétorique répétée de la conjonction « et » en début de phrase, qui donne le sentiment d'accumulation, d'essoufflement, ou d'inévitabilité : en tout cas de quelque chose qui s'ajoute, qui donne à l'expérience quelque chose d'« excessif », de cumulatif. Zelensky commence son discours d'anniversaire, son bilan, par un souvenir personnel : c'est un souvenir à la première personne (« Il y a un an, ce jour-là, d'ici même, vers sept heures du matin, je me suis adressé à vous »/ « A year ago, on this day, from this very place, at about seven in the morning, I addressed you »)⁵, qui concerne pourtant tout le monde. Je reviendrai d'ici peu sur la dimension agentive mise en œuvre par ce discours. Le souvenir personnel est un souvenir très précis, soutenu par des déictiques (*ce jour, ce lieu*) et appuyé sur des détails concrets : « vers sept heures du matin » : la guerre a éclaté à une heure précise, et non pas génériquement le 24 février 2022. Et l'année dont on se souvient dans l'anniversaire n'est pas abstraite mais tout aussi concrète, faite de saisons (« et puis vint le printemps... et puis vint l'automne... »), de jours dramatiques uniques qui s'accumulent après le premier jour, avec tout leur poids (« Nous nous sommes battus avec acharnement chaque jour. Et nous avons enduré le deuxième jour. Et puis le troisième »/ « We fiercely fought for every day. And we endured the second day. And then the third »), des pertes humaines pour chaque citoyen ukrainien (des pertes qui ne sont pas abstraites mais qui se traduisent par une annotation très précise et « humaine », un téléphone qui ne sonnera plus jamais : « presque tout le monde a dans sa rubrique de téléphone au moins un contact qui ne décrochera plus jamais »/ « almost everyone has at least one contact in their phone who will never pick up the phone again »).
- 30 Le récit de Zelensky n'est pas un récit politique, c'est un récit civil et existentiel : il s'agit des Ukrainiens, pas de la politique et de la crise internationale.
- 31 L'humanisation de ce récit de désastre passe d'abord par sa temporalisation : Zelensky raconte le temps concret de la vie, le temps bouleversé au petit jour, alors que tout le monde dort encore, et puis encore, jour après jour.
- 32 Nous sommes donc ici à l'extrême opposé du récit de Poutine, qui au contraire, en hypertrophiant la phase de la menace manipulatrice de l'Occident – comme nous l'avons noté plus haut – reconstruit la lente dégénérescence de l'hostilité, en la situant sur un temps long. Poutine dit d'emblée que les hostilités ont commencé en 2014, avec le soulèvement du Donbass, mais que les exemples d'agression ont commencé bien avant et dans diverses régions : Yougoslavie, Irak, Libye, Syrie... Les « longs siècles de colonialisme et d'hégémonie » sont mentionnés sans que l'on comprenne bien à quelle période historique on se réfère (d'autant plus que le sujet est un « ils » générique qui n'a pas encore été clarifié). Un moment précis et très récent a eu lieu en décembre 2021, lorsque la Russie a officiellement soumis une proposition d'accord de sécurité aux États-Unis et à l'OTAN, proposition qui a été rejetée. Depuis ce jour, la menace n'a cessé

de croître, jusqu'à ce que l'action militaire de Poutine n'apparaisse comme nécessaire. L'effort économique de l'Occident est également signalé : 150 milliards de dollars pour la guerre contre 60 milliards de dollars en 2021 consacrés à l'aide aux pays pauvres : une honte.

- 33 Mais – Poutine tient à le préciser – il n'y a rien d'inédit dans tout cela : « ce projet n'est pas nouveau ». Ce type de projet de conquête de l'Ouest remonte au 19^e siècle. L'Empire austro-hongrois et la Pologne l'ont déjà mis en œuvre au XIX^e siècle afin de soustraire son territoire à la Russie.
- 34 Et puis il y a le fil rouge avec le nazisme, qui pour Poutine est avant tout un projet anti-russe.
- 35 En bref : la reconstruction temporelle du discours de Poutine n'a rien du caractère *concret et situé* du discours ukrainien. Ici, c'est un *grand échiquier* mondial qui est reconstruit, dans lequel les mouvements sont longs et de longue haleine. Sur cet échiquier, il ne semble pas y avoir de mystères ou d'imprévus : le progrès est explicable, lisible, il suffit d'élargir le regard. Ce que le monde vit, c'est un temps de « changement radical et irréversible pour le monde entier », mais c'est un temps que l'on aurait pu prévoir, que l'on aurait dû éviter, qui a en somme progressivement enflé ; il n'y a pas eu une irruption inexplicable de la violence.

Quels sujets ?

- 36 Dans cette perspective temporelle différente, les sujets aussi sont différents – presque diamétralement opposés, encore une fois, entre les deux discours.
- 37 Dans le discours de Poutine, l'impersonnalité domine : il y a un an, « *il a été décidé* de commencer l'opération militaire spéciale »/ « *it was decided* to begin the special military operation ». Même lorsque le mot « nous » est utilisé, il s'agit le plus souvent d'une forme du pluriel maiestatis qui évoque une instance générique de pouvoir : dans le passé, « nous faisons tout ce qui était en notre pouvoir pour résoudre le problème »/ « *we were doing everyting in our power to solve the problem* » (le problème avec l'Occident) ; dans le présent, *nous* défendons nos intérêts et nos valeurs – comme de juste : ce « nous » ne fait rien de spécial, il n'a pas de personnalité.
- 38 Et ce n'est qu'à un certain moment du discours, déjà bien avancé, que le « je » de la première personne apparaît. Les déclinaisons du « je » sont fort intéressantes.
- 39 Au début, le « je » est là pour souligner les nombreuses notes négatives de l'Occident (« *Je voudrais souligner* qu'aucun autre pays n'a autant de bases militaires à l'étranger que les États-Unis »/ « *I would like to stress that no other country has so many miitary bases abroad as the United States* »). Le « je » émerge donc en tant que interprète-observateur, un « je » cognitif, qui veut souligner une donnée d'analyse. Ce n'est pas l'ego de l'homme d'action, du chef d'État.
- 40 La première personne apparaît de la même manière plus tard, toujours en tant que « je-interprète » : « *Je voudrais rappeler* que, dans les années 1930, l'Occident avait virtuellement ouvert la voie du pouvoir aux nazis en Allemagne »/ « *I would like to recall that, in the 1930s, the West had virtually paved the way to power for the Nazis in Germany* ». Et à nouveau, concernant le fait que la Russie n'est pas en guerre contre le peuple ukrainien, mais contre le régime de Kiev et l'Occident, Poutine répète, à la première personne du singulier : « Je l'ai dit clairement à de nombreuses reprises ».

- 41 Le « je » de Poutine intervient successivement dans la deuxième partie du discours, celle où il ne tient plus le discours géopolitique mais s'adresse à son peuple, de manière plus humanisée, patemisée : en disant « je suis fier de ma nation multiethnique », en remerciant tout le peuple russe, en exprimant sa gratitude aux familles des soldats, aux enseignants qui forment la nouvelle génération... Il est toutefois intéressant de noter que dans cette partie « humanisée », Poutine atténue sa force décisionnelle en parlant de politiques de « réparation » pour le pays : il *suggère de* créer un fonds pour aider les familles des soldats tombés au combat ; il *demande* au gouvernement de travailler sur ces questions... Il semble, donc, que ce n'est pas lui qui décide; son « je » n'est pas un « je » délibératif.
- 42 Enfin, dans la dernière partie, il commence à utiliser l'épithète « collègues », s'adressant aux forces militaires et politiques, dans un effort d'égalisation qui ne crée pas de complicité (car il n'est accompagné d'aucun autre élément de personnalisation), mais qui exprime juste une forme de respect.
- 43 En bref : l'ensemble du discours semble présenter une généralité agentive très forte, qui semble presque discordant avec le ton péremptoire et toujours déclaratif du discours (dans lequel une lecture du monde est donnée, ne connaissant aucune fissure ni aucune hésitation). D'une part, le discours de Poutine est un discours fortement explicatif, presque pédagogique, traversé par le mode de la certitude, illustrant un monde clairement divisé entre un nous et un eux, mais le « pôle » du nous n'est pas très évident : il est exprimé soit par un sujet impersonnel, soit par un pluriel *maiestatis* peu individualisant ou même auto-dépréciatif quand il désigne une dynamique décisionnelle distribuée et floue.
- 44 C'est tout le contraire dans le discours de Zelensky. Comme nous l'avons déjà noté, son discours commence par le « je », central sur le plan énonciatif et narratif. Tout de suite, le « je » mentionne son interlocuteur, le « vous », à qui il s'adressait exactement un an plus tôt (un an plus tôt, dans un discours de *67 secondes*, nous rappelle-t-il avec un typique détail barthésien inutile⁶, qui donne de l'intensité au récit) . Mais immédiatement après (et nous n'en sommes qu'à la ligne 3) c'est le « nous » qui devient central : « nous sommes forts », « nous sommes prêts à tout », « nous vaincrons tout le monde ». Un « nous » qui devient immédiatement une nation : nous sommes forts... nous sommes prêts à tout, nous vaincrons tout le monde *parce que* nous sommes l'Ukraine.
- 45 Il n'est pas question d'attribuer au président une position ou une expérience différente de celle des autres Ukrainiens : le 24 février est « le jour le plus long de notre vie »... Le moral dont il est question est « notre moral » en tant qu'Ukrainiens, la foi est notre foi, les batailles sont celles que nous menons tous les jours...
- 46 À la fin du discours, après une alternance constante entre le nous et l'Ukraine en tant que nation, Zelensky clarifie : « Nous sommes devenus un... Nous sommes devenus une famille » / « We have become one... we have become a family ».
- 47 L'année de la guerre a été, donc, pour Zelensky une année de définition identitaire : le « je » de la nation s'est formé, tout le monde est devenu une communauté, un « nous », qui a réagi, lutté, souffert ensemble, à l'unisson. Et le Président n'est pas différent des autres ; il n'émerge aucunement du discours, si ce n'est pour parler de lui-même comme faisant partie du « nous ».

- 48 Lotman, dans son essai « Autocommunication: I and Other as adressed »⁷ opère une distinction heuristique : celle entre les communications je-je et je-il.
- 49 Les communications je-je sont celles dans lesquelles le discours transfère un nouveau contenu au récepteur. Il s'agit donc de communications dont l'objectif est fondamentalement transmissif : accroître la connaissance, qui passe du sujet A, l'émetteur, au sujet B, différent, le récepteur.
- 50 C'est ainsi que nous concevons *habituellement* la communication, mais celle-ci ne fonctionne pas toujours de cette manière : dans certains cas, elle n'a pas pour but de transmettre un contenu. Dans ces cas, il s'agit plutôt de prendre conscience de ce que l'on sait déjà, de se parler à soi-même, ce qui a pour effet de renforcer l'identité (comme lorsque nous nous répétons quelque chose pour renforcer nos convictions) ; ou bien, il s'agit de renforcer le lien communicatif avec un destinataire, qui fait partie de notre propre corps identitaire. Ce sont, ceux-ci, les cas que Lotman définit comme communication je-je. Ces communications ont une vocation auto-descriptive : elles nous répètent ce que nous sommes.
- 51 Les deux discours que nous sommes en train d'examiner me semblent correspondre assez clairement à ces deux types de communication. Le discours de Poutine est clairement un discours pour les autres : le monde, l'Europe, évidemment l'Ukraine – cet Occident, en somme, qu'il accuse – mais aussi adressé aux Russes qui se demandent pourquoi les événements de l'année dernière sont arrivés. Poutine veut expliquer les raisons de ce qui est arrivé, il veut donner une version des faits qui remet tout à sa place, il veut fournir des données sur l'économie, il veut annoncer quelques initiatives en faveur des victimes de la guerre.... Son discours, comme nous l'avons vu, est rempli d'explications et de certitudes : des énoncés descriptifs et interprétatifs-cognitifs.
- 52 Le discours de Zelensky, en revanche, ne dit pas grand-chose de nouveau, si ce n'est des détails inutiles : la durée en secondes de son discours la nuit du déclenchement de la guerre, l'articulation saisonnière des phases de cette première année de conflit... Il a plutôt tous les traits d'un discours motivationnel, et, en tant que tel, émotionnellement manipulateur : il décrit la grandeur d'un « nous » dont il fait lui-même partie et, en attribuant à ce « nous » la qualité d'invincibilité, il le transpose dans une dimension héroïque. Dans le passage où le « nous » devient Ukraine, la citoyenneté devient une unité intégrale : un seul corps, et pour cette raison, un corps que l'ennemi doit craindre. Son unité lui donne sa force et son invincibilité.
- 53 Le court-circuit que réalise le discours de Zelensky est précisément celui entre l'humanité et la surhumanité : son récit est, d'une part, tout humain, et, d'autre part, il décrit une humanité si exceptionnelle qu'elle en devient surhumaine. En reprenant les catégories de Lotman⁸, on peut dire que le destin de l'Ukraine est *la gloire* (explicitement rappelée, comme souvent, à la fin de son discours : Slava Ukraïni !), alors que dans le discours de Poutine la dimension sollicitée est celle de la responsabilité, qui est une chose terrestre : la dimension à laquelle Lotman et Uspensky attribuent *l'honneur*, qui méritent ceux qui font leur devoir (la modalisation dominante de tout le discours poutinien).⁹

Conclusions

- 54 Ces deux discours nous offrent donc une déclinaison différente, presque opposée, de la configuration du désastre. A deux égards, les deux discours se rejoignent : nous sommes à un tournant de l'histoire, et pour les deux points de vue, ce moment dramatique peut aussi être vu comme une opportunité. Somme toute, le désastre encore en cours, pour être acceptable, doit devenir une chance de rédemption.
- 55 La différence, ou plutôt l'une des différences, réside dans le type d'opportunité qu'offre le conflit.
- 56 Dans la construction discursive de Poutine, le 24 février 2022 représente l'aboutissement d'une longue et menaçante détérioration. La configuration narrative est celle d'une *crise* qui s'est aggravée et qui, à un moment donné, a nécessité une intervention. Dans cette dimension politique internationale, la dimension de la catastrophe est quelque peu atténuée : elle est le résultat de comportements erronés, d'évaluations erronées, qui peuvent et doivent être corrigés par la réponse symétrique du front russe. Le désastre n'a rien de mystérieux, au contraire : nous sommes face à une tragédie très lisible et, pour cette seule raison, moins forte : l'homme n'est pas écrasé par les faits parce qu'il les domine au moins rationnellement. L'atténuation de l'ampleur du désastre passe aussi par l'Histoire : *ce n'est pas la première fois que l'Occident tente cette voie, nous l'avons vu, il le fait depuis le XIXe siècle. Mais il n'y a jamais eu de fin de l'Histoire et cela « justifie » la confiance dans le fait qu'une solution sera trouvée cette fois encore. Bref, le désastre est rationalisé et donc contenu : c'est une question de mauvaise politique.*
- 57 Dans le récit de Zelensky, cependant, le désastre est donné dans l'irruption de quelque chose d'imprévu, qui reste *incroyable*. Le récit de la progression temporelle, que Zelensky souligne à l'aide de formules telles que « jour après jour », « saison après saison », exprime l'étonnement de ceux qui, tout en vivant la tragédie, ne peuvent pas comprendre ce qui est en train de se produire. Et l'esthétisation du récit ne sert pas à atténuer le drame, mais au contraire à en renforcer rhétoriquement l'intensité. Dans l'irruption soudaine et incroyable de la violence, qui bouleverse la vie des gens, *tout est reconfiguré* (alors que, dans le cas de Poutine, la catastrophe ne reconfigure rien, elle ne crée pas de nouveaux sujets ou de nouvelles réalités : dans la continuité où elle se situe, la catastrophe, du point de vue de Poutine, s'inscrit parfaitement dans le *monde tel qu'il est*). Dans le discours de Zelensky, c'est la catastrophe qui crée la communauté, le « nous » qui fait la force de l'Ukraine, qui est en effet l'Ukraine. On ne sait pas si elle, l'Ukraine, existait avant ; le discours de Zelensky ne se tourne pas vers le passé ; le drame se déroule dans l'aujourd'hui, un aujourd'hui qui a commencé le 24 février 2022, et quelque chose de nouveau en est né.
- 58 Les deux chefs d'Etat sont tournés tous les deux vers l'avenir – pour l'un comme pour l'autre le désastre est aussi une occasion de rédemption et de palingénésie – mais finalement il nous paraît que si la rédemption que préfigure Poutine est celle d'un *rééquilibrage* sur le plan international (encore tout en devenir), la rédemption que préfigure Zelensky est celle de la *gloire* (qui est déjà là, car le nous ukrainien s'est déjà constitué en tant que Ukraine invincible). Les Ukrainiens ne se battent pas pour rétablir l'équilibre du monde, ils se battent parce qu'il le faut ; le 24 février, bouleversant leur vie à tous, les a appelés à devenir ce qu'ils ont toujours été : des

héros. Les Russes, en revanche, ou plutôt : Poutine pour eux, font des calculs stratégiques : ils sortent de l'opportunisme.

- 59 On voit donc, dans ces deux discours, comment le désastre peut susciter un calcul rationnel ou une adhésion pure et simple aux événements et à son propre destin. Dans un cas, il peut réorganiser ce qui existe déjà sur la scène mondiale ; dans l'autre, il peut produire un nouveau monde, un nouveau temps et un nouveau sujet.
- 60 Dans un cas, la récompense (ou la défaite) est politique ; dans l'autre, la récompense (ou la défaite) est existentielle.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, R. "L'effet de réel", in *Communications*, 11, 1968.

Idone Cassone, V.; Surace, B.; Thibault, M., *I discorsi della fine. Catastrofi, disastri, apocalissi*, colléction Lexia, Rimini, Aracne, 2018

Eyerman, R.; Alexander, J.C.; Butler Breese, E. (eds), *Narrating Trauma. On the Impact of Collective Suffering*, Boulder-London, Paradigm, 2011

Jurij Mixajlovi Lotman, « Ob oppozicii est' / slava v svetskix tekstax Kievskogo perioda » [Sur l'Opposition honneur/gloire dans les textes laïques de la période kiévienne] (première publication en 1967 in J. Lotman, *Izbrannyje statji*, 3, Tallinn, Aleksandra, 1993, pp. 113-116, 122-126.

Lotman, J. "Autocommunication: 'I' and 'Other' as addressees" in *Universe of the Mind. A Semiotic Theory of Culture*, London, Tauris, 1990.

Montanari, F. *I linguaggi della guerra*, Roma, Meltemi, 2004.

Scurati, A., *Il grande racconto delle armi da Omero ai giorni nostri*, Milano, Bompiani, 2022.

NOTES

1. Parmi les réflexions sémiotiques sur la guerre, voir notamment le livre de Federico Montanari, *I linguaggi della guerra*, Roma, Meltemi, 2004.

2. A ce sujet, voir le volume *I discorsi della fine. Catastrofi, disastri, apocalissi*, dirigé par Vincenzo Idone Cassone, Bruno Surace, Mattia Thibault, Rimini, Aracne, 2018, et en particulier la contribution de Barbara Lucini.

3. Ron Eyerman, Jeffrey C. Alexander, and Elizabeth Butler Breese (eds), *Narrating Trauma. On the Impact of Collective Suffering*, Boulder-London, Paradigm, 2011, p. XIII

4. Les textes des deux discours officiels sont disponibles sur ces liens (dernière consultation : 29-6-2023) : <http://en.kremlin.ru/events/president/news/70565> et <https://www.president.gov.ua/en/news/zvernennya-prezidenta-ukrayini-volodimira-zelenskogo-lyutij-81213>

Malheureusement dans les deux cas, ne connaissant pas la langue russe, je me fie à la version anglaise qui a été rendue disponible pour le contexte international.

5. Comme je l'ai dit, j'ai mené mon analyse sur la traduction anglaise officielle des deux discours présidentiels. Pour les citations qui sont importantes pour moi, je fournis la version en anglais – qui est en quelque sorte mon original – et j'en propose une traduction en français.

6. Roland Barthes, “L'effet de reel”, in *Communications*, 11, 1968.

7. Juri Lotman, « Autocommunication: 'I' and 'Other' as addressees », in *Universe of the Mind. A Semiotic Theory of Culture*. London, Tauris, 1990 (ed.or. 1973).

8. Jurij Lotman, « Ob oppozicii est'/slava v svetskix tekstax Kievskogo perioda » [Sur l'Opposition honneur/gloire dans les textes laïques de la période kiévienne] (première publication en 1967, in J. Lotman, *Izbrannyje statji*, 3, Tallinn, Aleksandra, 1993.

9. Sur le rôle de la gloire et sa dimension héroïque, voir aussi Antonio Scurati, *Il grande racconto delle armi da Omero ai giorni nostri*, Milano, Bompiani, 2022.

RÉSUMÉS

La contribution suivante analyse deux versions du conflit russo-ukrainien, un an après son déclenchement. Il s'agit des deux discours présidentiels prononcés à l'occasion de l'anniversaire. Les deux textes présentent deux déclinaisons différentes d'un désastre de toute évidence partagé. Oscillant entre le pôle de la crise (gérable et compréhensible) et le pôle de la catastrophe (irrationnel et existentiel), les deux discours définissent des désastres de manière quasi diamétralement opposés, et ce d'un point de vue actoriel, temporel, agentif. Se dessinent ainsi deux configurations différentes du désastre, entre la dimension géopolitique d'une part et la dimension existentielle et identitaire d'autre part.

The text considers two versions of the Russia-Ukraine conflict, one year after the outbreak of the conflict. These are the two presidential speeches made on the anniversary: two texts that present two different declinations of a disaster that is evidently mutual. Oscillating between the pole of crisis (solvable and understandable) and the pole of catastrophe (irrational and existential), the two discourses define disasters that are almost diametrically opposed, from an actorial, temporal, and agency point of view. The two texts thus draw two different configurations of the disaster, between the geopolitical dimension on the one hand and the existential and identity dimension on the other.

El texto considera dos versiones del conflicto Rusia-Ucrania, un año después del estallido del conflicto. Se trata de los dos discursos presidenciales pronunciados en el aniversario: dos textos que presentan dos declinaciones diferentes de un desastre evidentemente mutuo. Oscilando entre el polo de la crisis (solucionable y comprensible) y el polo de la catástrofe (irracional y existencial), los dos discursos definen desastres que son casi diametralmente opuestos, desde un punto de vista actorial, temporal y de agencia. Los dos textos dibujan así dos configuraciones diferentes del desastre, entre la dimensión geopolítica, por un lado, y la dimensión existencial e identitaria, por el otro.

AUTEUR

ANNA MARIA LORUSSO

Università di Bologna